

LIBRE COURS

Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

LE TEST DE BECHDEL APPLIQUÉ À LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE

PAR CLÉMENTINE BEAUVAIS

Auteure jeunesse et
enseignante-chercheuse
en éducation à l'université
de York (Royaume-Uni).

Si les féministes chaussent parfois de gros sabots, félicitons-nous que leurs gros sabots aient forcé le monde à avancer ! Un de ces gros sabots est sans nul doute le test inventé dans les années 1980 par l'Américaine Alison Bechdel. À gros traits, le test de Bechdel permet de juger de la place des femmes dans les univers de fiction. Puisque la littérature de jeunesse en est un lui aussi, que se passe-t-il si on la regarde par le prisme de ce test ? Nous avons demandé à Clémentine Beauvais, qui s'était risquée à l'exercice sur son blog, d'en faire la matière d'un article. Avec précaution, elle nous rappelle combien cet outil d'observation est imparfait. N'empêche...

Rien de plus délicat, de plus nuancé, de plus insaisissable que les rapports sociaux et sentimentaux entre êtres humains ; il n'est pas étonnant que nous résistions avec tant de vigueur à ceux qui voudraient écraser cette complexité à coups de gros sabots statistiques. Le chiffre, le pourcentage, le diagramme, nous parlent mal du monde : on n'aime pas, surtout quand on est « littéraire », entendre parler de nous sans un large recours à l'alphabet. Quand cela arrive, on se sent parfois réduit par ces avalanches de chiffres ; on réagit en mettant l'accent sur l'arbitraire du nombre. « On peut faire dire n'importe quoi aux chiffres » ; « une statistique n'est pas la vérité. »

✎

Madame le Lapin Blanc n'aurait même pas le temps de remplir les critères !
Gilles Bachelet : *Madame le Lapin Blanc*, Seuil Jeunesse

Cette réaction est saine, mais elle protège aussi certains systèmes ; en particulier, ceux qui perpétuent la domination de certains individus sur d'autres. Il y a des chiffres qui ne disent pas n'importe quoi. Un homme Afro-Américain sur 15 est en prison aux États-Unis à l'heure qu'il est, contre un homme Blanc sur 106. Cela, ce n'est pas simplement une statistique ; ce n'est pas un aplatissement de la complexité de la réalité ; ça requiert peut-être une explication, un développement, mais c'est de toute façon un scandale. Le dire, ce n'est pas seulement faire une observation : c'est déjà commencer à questionner un système.

De la même manière, quoique plus modeste, j'espérais, il y a quelques années (2011), éveiller la curiosité, voire l'indignation, en publiant sur mon blog une analyse statistique, dont je vois aujourd'hui qu'elle était assez sommaire, des prix littéraires jeunesse en France¹. J'y montrais que les créateurs hommes – une minorité dans l'industrie du livre jeunesse en France – remportaient de manière disproportionnée les prix littéraires les plus prestigieux, et étaient disproportionnellement représentés dans les médias.

La statistique elle-même n'a pas été contestée, mais en guise de contre-argument, j'ai entendu maintes fois la même vigoureuse exaspération, la même rigoureuse tautologie : un bon livre, c'est un bon livre. Sous-entendu : qu'il soit écrit par un homme ou par une femme, ça n'a pas d'importance. Sous-entendu : votre statistique est peut-être vraie, mais elle n'est pas signifiante. Elle ne parle ni de beauté ni de qualité. Elle ne comprend rien à rien, elle n'est pas pertinente, elle est juste bête et méchante.

Il n'est pas étonnant que ces réactions violentes contre les grosses et lourdes statistiques proviennent souvent de personnes qui ont tout à perdre, et rien à gagner, à ce qu'on donne de l'importance à ces chiffres. Mais cela ne veut pas dire que ces personnes ont entièrement tort. Dans ce cas-là, ils (c'étaient surtout des ils) avaient tout à fait raison : un bon livre est un bon livre. Mais je ne contestais pas la qualité des livres primés – jamais. J'utilisais ma bête et méchante statistique dans un seul but : mettre en lumière un bête et méchant problème. Moins d'hommes que de femmes en littérature jeunesse ; plus d'hommes

que de femmes primés. Pourquoi ? C'est là que la statistique-bulldozer devient intéressante : elle crée des brèches pour planter des pourquoi. Elle fait émerger d'une remarque minimale un maximum de questionnements.

Les mêmes réactions, au centuple, ont accueilli et continuent d'accueillir, sur la blogosphère féministe anglo-saxonne, la montée en puissance du test de Bechdel, dont je vais ici évaluer à la fois la teneur et la portée pour l'étude de la littérature jeunesse.

QU'EST-CE QUE LE TEST DE BECHDEL ?

Son nom est celui d'une auteure et illustratrice de bande dessinée américaine, Alison Bechdel, bien connue des milieux militants lesbiens et féministes ; son autobiographie romancée, *Fun Home* (Denoël, 2006), l'a fait connaître plus récemment en France. Créé un peu par inadvertance pendant les années 1980 dans sa série « Lesbiennes à suivre », le « test » de Bechdel est l'archétype de l'évaluation bête et méchante. Énoncé par l'un des personnages, il s'agit d'un test applicable à toute fiction ; le personnage précisait qu'elle ne désirait pas voir une œuvre ne répondant pas à ces trois critères :

- 1. Y a-t-il deux (ou plus) personnages féminins ?
- 2. Ont-elles une conversation ?
- 3. Cette conversation est-elle à propos d'autre chose qu'un homme ?

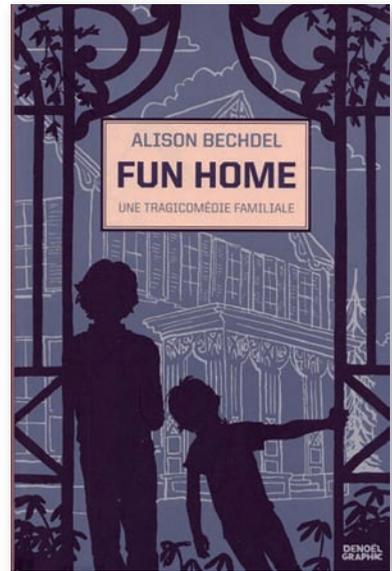
Simple et puissante, l'idée a rapidement été reprise par les milieux féministes. Il est fréquent, sur la blogosphère féministe, de voir des films, livres, etc. – blockbusters et best-sellers en particulier – soumis au test de Bechdel².

QUE MESURE EXACTEMENT LE TEST DE BECHDEL ?

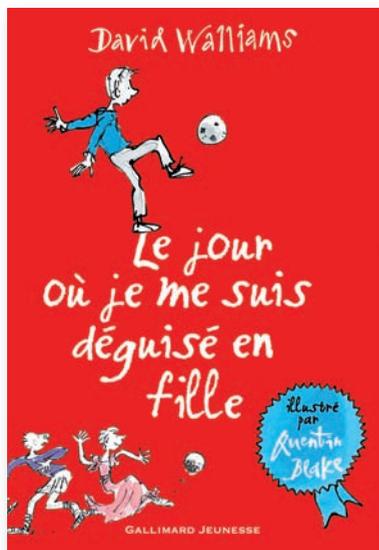
Il est évident que ce n'est pas le degré de « féminisme » d'une œuvre : c'est sa valeur non pas positive, mais négative, qui est intéressante. Ce ne sont pas les œuvres qui « réussissent » qui sont féministes (*Twilight* réussit). Ce seraient plutôt, à première vue, celles qui « échouent » qui devraient être dénoncées comme sexistes. Cependant, comme nous verrons plus tard, cette définition



↑ ↓
David Walliams: *Le jour où je me suis déguisé en fille*, Gallimard Jeunesse.



↑
Alison Bechdel: *Fun Home. Une tragédie familiale*, Denoël Graphic.



→
Gilles Bachelet: *Madame le Lapin Blanc*, Seuil Jeunesse.



Il n'arrive même parfois d'imaginer – suis-je sotté! – un monde où les hommes participeraient aux travaux du ménage...

est problématique. C'est plutôt l'accumulation de ces œuvres qui échouent qui peut produire une statistique intéressante.

Le test de Bechdel, tout grossier qu'il est, surprend lorsque l'on s'aperçoit que de très nombreuses œuvres y « échouent ». De *Batman à Madame Bovary*, le site du test ne cesse de tomber sur des films qui ne répondent pas aux critères.

En littérature jeunesse, il est très facile de voir que de nombreux classiques ne réussiraient pas le test : *Le Petit Prince* et tous les albums des *Schtroumpfs* échoueraient dès la première question ; la vaste majorité des *Astérix*, *Tintin*, *Babar* ou des *Petit Nicolas* échoueraient à la seconde question. Mais de nombreux livres contemporains échouent aussi, ou réussissent vraiment de justesse, comme *Harry Potter à l'école des sorciers*, dans lequel on a une mini-conversation entre Molly et Ginny : deux lignes dans tout le livre³.

Observer de plus près les livres qui « échouent » oblige à se poser des questions importantes : c'est là que la grosse statistique en trois critères devient idiote si elle n'est pas employée avec intelligence. Le test de Bechdel a évidemment ses limites au cas par cas. D'abord, il y a des exemples compliqués.

Prenons *Le Jour où je me suis déguisé en fille* (*The Boy in the Dress*), de David Walliams. Passe-t-il le test de Bechdel ? Oui, stricto sensu, mais pas brillamment : Lisa, l'héroïne, échange quelques mots avec sa professeur, et plus tard brièvement avec un groupe de filles. Le contenu de sa conversation avec les autres filles est d'ailleurs vraiment superficiel : il est question principalement de maquillage et de vêtements. En revanche, quand c'est Dennis qui est déguisé en fille (devenant Denise), les conversations entre lui/elle et Lisa sont beaucoup plus intéressantes et sophistiquées. Est-ce alors un personnage masculin ou féminin qui parle ? C'est justement tout l'objet du livre, et sa tendre ambiguïté. On voit à quel point il serait réducteur de dire qu'un livre qui s'est illustré pour sa représentation fluide du genre est « sexiste ».

De fait, beaucoup de livres qui justement sont engagés contre le sexisme, ou interrogent les relations entre les sexes, peuvent échouer au test de Bechdel ; soit parce qu'ils se font le miroir critique d'une société inégalitaire – Madame le

Lapin Blanc a-t-elle seulement le temps de remplir les critères ? – soit parce qu'ils se focalisent sur des hommes pour mieux analyser la complexité des relations homme-femme. Exemple frappant, *Oublier Camille* de Gaël Aymon ; sensible, sophistiqué et doucement subversif, ce portrait-soliloque d'un jeune homme amoureux modifie profondément les stéréotypes masculins présents en littérature jeunesse comme dans la culture populaire. Tout en échouant, et pour cause, au fameux test.

Enfin, il y a évidemment des livres qui par définition échouent parce qu'il est crucial pour leur représentation du monde qu'il n'y ait pas ou peu de femmes, ou qu'elles ne parlent pas entre elles, comme *La Voix du couteau* de Patrick Ness.

Le test, bien sûr, n'est rien sans la conscience de celui ou celle qui teste. Il y a des textes dont je désirerais intensément qu'ils échouent, mais (malheureusement pour moi), ils « réussissent », car deux personnages féminins très secondaires s'alpaguent dans un coin pour parler chiffons, enfants et ménage. Piètre réussite... Et puis, il y a personnage masculin et personnage masculin. On peut parler d'un homme parce qu'on souhaite le séduire, ou parce qu'on veut le tuer : un roman qui suivrait la route de cinq Femmes en entraînement intensif pourrait tout à fait échouer au test de Bechdel et à sa troisième question.

Il ne faut pas utiliser le test de Bechdel comme une « mesure » du « sexisme » d'un livre individuel et il faut impérativement résister à la tentation de faire des « dénonciations » outrées de ceux qui « échouent ». Le test n'a aucun intérêt s'il ne s'inscrit pas dans une réflexion plus large. C'est le genre d'outil qui devient surtout significatif lorsque l'on parle de grands corpus de textes : passer de la question « Les quatre fantastiques réussissent-ils le test ? » à une autre, plus radicale : « combien de films de super-héros échouent-ils au test ? ». De même, on aurait tort de s'inquiéter d'un livre sur une sélection de Pépites de Montreuil qui échouerait au test ; mais on aurait raison de se poser des questions si une majorité de textes primés sur les dix dernières années y échouaient (ce qui n'est pas le cas).

Le test de Bechdel est un outil globalement très intéressant justement parce qu'il est pataud dans son approche, justement parce qu'il se

manie avec des moufles. Il est si minimal, si naïf et si peu sophistiqué qu'il permet de mettre en lumière à grande échelle le manque de personnages féminins et d'interactions entre elles dans les industries culturelles. C'est là qu'il autorise une volée de questions – et d'indignations, et de contestations – sur la quantité et la qualité de ces personnages féminins et de leurs échanges.

Mais je trouve aussi au test de Bechdel un autre atout, plus indirect : celui de mettre en lumière, au travers des réactions outragées qu'il déclenche, la difficulté pour un très grand nombre d'agents des industries culturelles – en ce qui nous concerne, celle de la littérature jeunesse – d'accepter qu'il puisse exister des inégalités problématiques, mesurables et, pourquoi pas, remédiables, dans la représentation des sexes (et des classes, et des ethnies, et des orientations sexuelles, et de la validité, et des espèces ; bref, de la représentation en général) dans la culture et la littérature pour la jeunesse.

C'est la fameuse Loi de Lewis, autre produit de la blogo/twittosphère féministe, du nom de la féministe anglaise qui l'a énoncée ainsi en 2012 : « tout commentaire sur un article féministe justifie le féminisme⁴ ». En d'autres termes : les réactions outrées aux grandes méchantes statistiques dénonçant l'inégalité des sexes sont en elles-mêmes un début de réponse à la question de l'inégalité des sexes. Par leurs vibrantes dénégations, elles en sont le plus clair symptôme.

C'est justement parce que l'on répond par une lapalissade (« un bon livre est un bon livre ! ») quand on lit que les hommes en jeunesse gagnent plus de prix que les femmes, ou qu'une vaste quantité de livres échouent au test de Bechdel, qu'on peut deviner qu'il y a des raisons complexes, vastes et éprouvantes à ce que ces statistiques montrent avec trop de simplicité. Notre agacement en est la meilleure preuve.

Oui, ceux qui disent que ces chiffres et ces tests manquent de nuance ont raison. C'est parce qu'ils sont fait pour ; pour capturer dans leurs gros filets les plus gros poissons des inégalités homme-femme. Mais, n'en déplaise aux détracteurs du test de Bechdel, le jour n'est pas encore tout à fait arrivé où l'on pourra se permettre de resserrer les mailles de son filet. ●

1. <http://clementinebleue.blogspot.co.uk/2011/12/legalite-homme-femme-dans-lindustrie-de.html>
2. <http://bechdeltest.com/>
3. <http://doesitpassthebechdeltest.tumblr.com/post/35240205726/harry-potter-and-the-sorcerers-philosophers>
4. https://en.wikipedia.org/wiki/Helen_Lewis_%28journalist%29#Lewis.27s_law



Je pourrais tout aussi bien me promener avec un seau sur la tête

↳
Gilles Bachelet :
Madame le Lapin Blanc,
Seuil Jeunesse.